



HAL
open science

”Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses” : construction concertée et glissements incontrôlés dans Bouvard et Pécuchet

Stéphanie Dord-Crouslé

► To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. ”Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses” : construction concertée et glissements incontrôlés dans Bouvard et Pécuchet. *Revue Flaubert*, 2017, “ Bouvard et Pécuchet, roman et savoirs : l’édition électronique intégrale des manuscrits ”, Actes du colloque de Rouen, 7-9 mars 2013, sous la dir. d’Yvan Leclerc (15-2016). halshs-00805873

HAL Id: halshs-00805873

<https://shs.hal.science/halshs-00805873>

Submitted on 31 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



> Accueil / revue / revue n° 15

REVUE

Œuvres
Dossiers manuscrits
Correspondance
Ressources par œuvre

Biographie
Iconographie
Bibliothèque
Études critiques
Bibliographie
Thèses
Comptes rendus
Études pédagogiques
Dérivés
À l'étranger

Revue
Bulletin
▶ Agenda
▶ Ventes
▶ Vient de paraître
▶ Sur la toile
Questions / réponses

[Retour](#)

[Sommaire Revue n° 15](#)

**Revue Flaubert, n° 15, 2016 | Bouvard et Pécuchet, roman et savoirs:
l'édition électronique intégrale des manuscrits**
Colloque de Rouen, 7-9 mars 2013. Numéro réuni par Yvan Leclerc

«Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses»: construction concertée et glissements incontrôlés dans *Bouvard et Pécuchet*

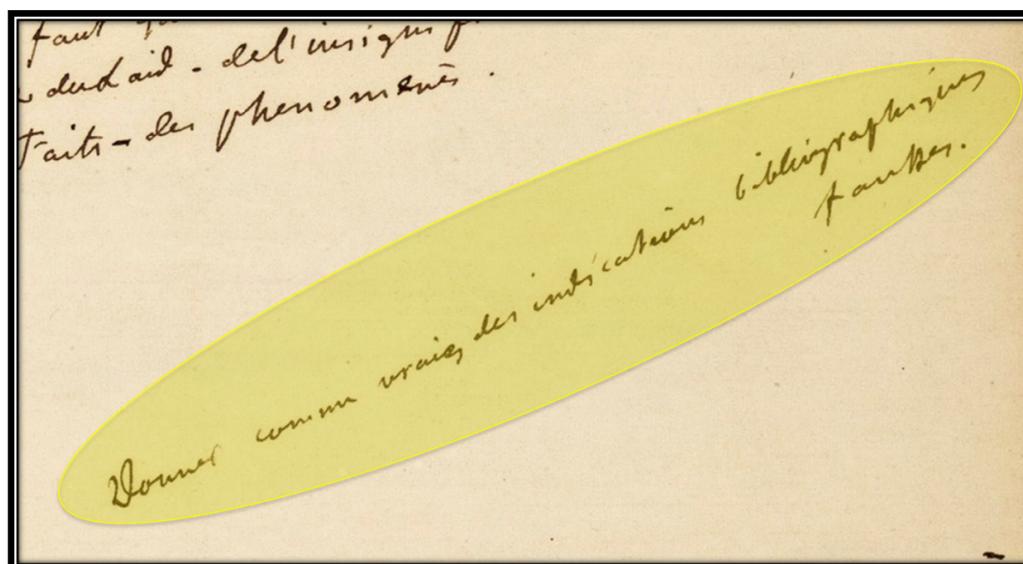
Stéphanie Dord-Crouslé
CNRS, UMR IHRIM

Voir [\[Résumé\]](#)

Il n'est pas rare de trouver en exergue à la bibliographie d'un mémoire ou d'une thèse cette injonction issue du volume des plans et scénarios de *Bouvard et Pécuchet* : « Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses »[1].

En invoquant la figure tutélaire du « Géant de Croisset », le candidat prudent espère se prémunir contre les reproches qu'un examinateur chagrin pourrait lui faire au sujet d'éventuelles erreurs qui, en dépit de tous ses efforts, auraient subsisté dans son travail. En recourant à cet avertissement liminaire, le candidat fait comme s'il gardait la pleine maîtrise du réel, aussi contraire et déceptif celui-ci puisse-t-il se révéler, un peu comme lorsque Cocteau fait dire au photographe des *Mariés de la tour Eiffel* : « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur »[2]. La convocation de la citation flaubertienne a aussi pour conséquence de situer le travail de recherche sérieux (la thèse ou le mémoire universitaire) dans une tradition estudiantine « potache » où toute bibliographie digne de ce nom se doit de comporter pour le moins une ou deux fausses références qui sont un hommage aux amis de l'impétrant ou une plaisanterie compréhensible des seuls initiés.

Mais, pour Flaubert, qu'en est-il exactement ? Si l'on replace la note de régie dans le contexte de la genèse de *Bouvard et Pécuchet*, comment s'intègre-t-elle à la pensée esthétique du romancier et quelles ont été ses mises en œuvre – s'il y en eut ? C'est ce que nous allons tenter ici d'élucider. On se demandera d'abord quelle pertinence cela pourrait avoir d'inscrire Flaubert dans la lignée des grands mystificateurs littéraires ; puis, on interrogera *Bouvard et Pécuchet* afin de voir sous quelle(s) forme(s) cette injonction auctoriale s'inscrit dans le second, mais aussi dans le premier volume du roman posthume.



Flaubert mystificateur ?

« Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses » : doit-on lire dans cette mention manuscrite l'aveu – voire la revendication – d'un romancier qui aurait décidé de céder à l'appel délicieusement pervers de la mystification ? Flaubert aurait-il voulu ouvrir la voie à Paul Masson, ce bibliographe inventif qui rédigea de fausses notices pendant le temps où il était employé comme catalogueur à la Bibliothèque nationale ? Colette évoque la figure de cet ami dans *Mes apprentissages*, le volume de souvenirs qui relate ses années de mariage avec Willy. Elle y raconte une scène qui aurait eu lieu durant l'été 1894 sur une plage de Belle-Île-en-Mer :

« Qu'est-ce que tu fais, Paul ? »

Il ne détourna pas, de sa besogne, ses yeux qu'il serrait entre des paupières plissées.

« Je travaille. Je travaille de mon métier. Je suis attaché au catalogue de la Nationale. Je relève des titres. »

J'étais déjà assez crédule, et je m'ébahis d'admiration : « Oh !... Tu peux faire ça de mémoire ? »

Il pointa vers moi sa petite barbiche d'horloger : « De mémoire ? Où serait le mérite ? Je fais mieux. J'ai constaté que la Nationale est pauvre en ouvrages latins et italiens du XVe siècle. De même en manuscrits allemands. De même en lettres autographes intimes de souverains – et bien d'autres petites lacunes... En attendant que la chance et l'érudition les combent, j'inscris les titres d'œuvres extrêmement intéressantes... qui auraient dû être écrites... Qu'au moins les titres sauvent le prestige du catalogue, du Kcatalogue...

– Mais, dis-je avec naïveté, puisque les livres n'existent pas ?

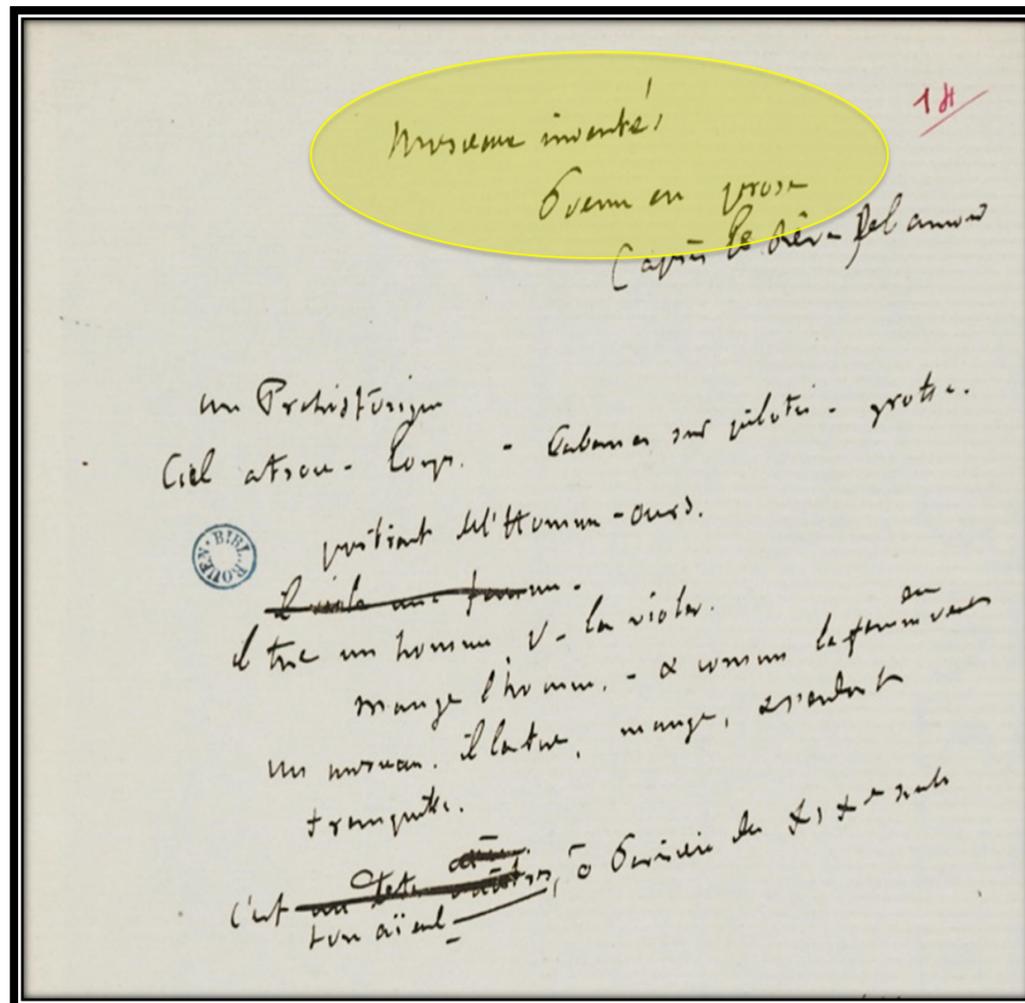
– Ah ! dit-il avec un geste frivole, je ne peux pas tout faire. »[3]

Si elle se manifeste différemment, une pulsion bibliophilique existe également chez Flaubert (il suffit de se souvenir de *Bibliomanie*, son premier texte, publié dans *Le Colibri* de Rouen en 1837) et elle se conjugue avec un indéniable et bien connu attrait pour la farce. L'invention du personnage du Garçon le confirme dès les jeunes années et on en trouvera de nouvelles preuves tout au long de la vie de l'écrivain : par exemple, la pancarte « Humbert frotteur », hissée jusqu'au haut de la grande Pyramide d'Égypte[4] ; la rédaction – en 1867 et en collaboration avec Bouilhet – de la « pochade rouennaise » *La Queue de la poire de la boule de Monseigneur*[5] ; ou encore la composition, quelques années plus tard, cette fois en lien avec George Sand, des *Vie et travaux du R. P. Cruchard*[6]. Se rattachent à ce tropisme les innombrables calembours dont Flaubert aimait à émailler ses lettres (« Supposons que je m'appelle Druche », écrit-il par exemple à sa nièce, « tu me dirais : "tu es beau, Druche" »[7]). Et on ne saurait évidemment terminer sans évoquer ici la joyeuse mystification sur laquelle reposent les lettres de la Saint-Polycarpe[8], reçues par Flaubert au mois d'avril 1880, quelques jours seulement avant sa mort.

Au-delà de ces jeux de travestissements multiformes, la farce prend parfois les dehors précis d'une supposition bibliographique d'auteur, comme dans la *Correspondance* où Flaubert attribue des pensées fantaisistes, forgées de toutes pièces, à des écrivains qui n'en peuvent mais. Ainsi dans cette lettre[9] adressée à Duplan en 1861 : « Quel tableau ! et Lagier[10] dans le cabinet foirant de peur et éjaculant de plaisir "la garce se branlait au spectacle du plaisir des autres" (*Esprit des lois*, liv. XX, ch. XII[11]) ». Point n'est besoin de préciser que ce chapitre de l'ouvrage de Montesquieu, pas plus que les autres d'ailleurs, ne recèle ce tableau haut en couleurs, entièrement sorti de l'imagination et de la plume de Flaubert... Mais le tableau prend d'autant plus de relief qu'il est présenté comme une citation dument identifiée issue d'un ouvrage reconnu... pour de toutes autres raisons ! Le plaisir de citer ses sources – ou du moins de faire comme si – se fait d'ailleurs jour même lorsque la citation n'est pas inventée. C'est ainsi que l'aveu d'impuissance hugolien dans *Notre-Dame de Paris*, « Ici nous renonçons à peindre »[12], utilisé comme une scie par Flaubert pour manifester l'énormité d'un propos ou le caractère indescriptible d'une scène, se trouve péremptoirement référé au tome III du roman[13], voire à la « p. 957 » de ce tome[14], sans qu'aucune édition connue ne vienne corroborer le fait, et surtout sans qu'il soit utile de la chercher. Ce qui importe, c'est que l'indication bibliographique soit donnée dans le respect des formes, fussent-elles inventées, chaque élément ajouté venant renforcer le poids du propos à l'appui duquel il est convoqué.

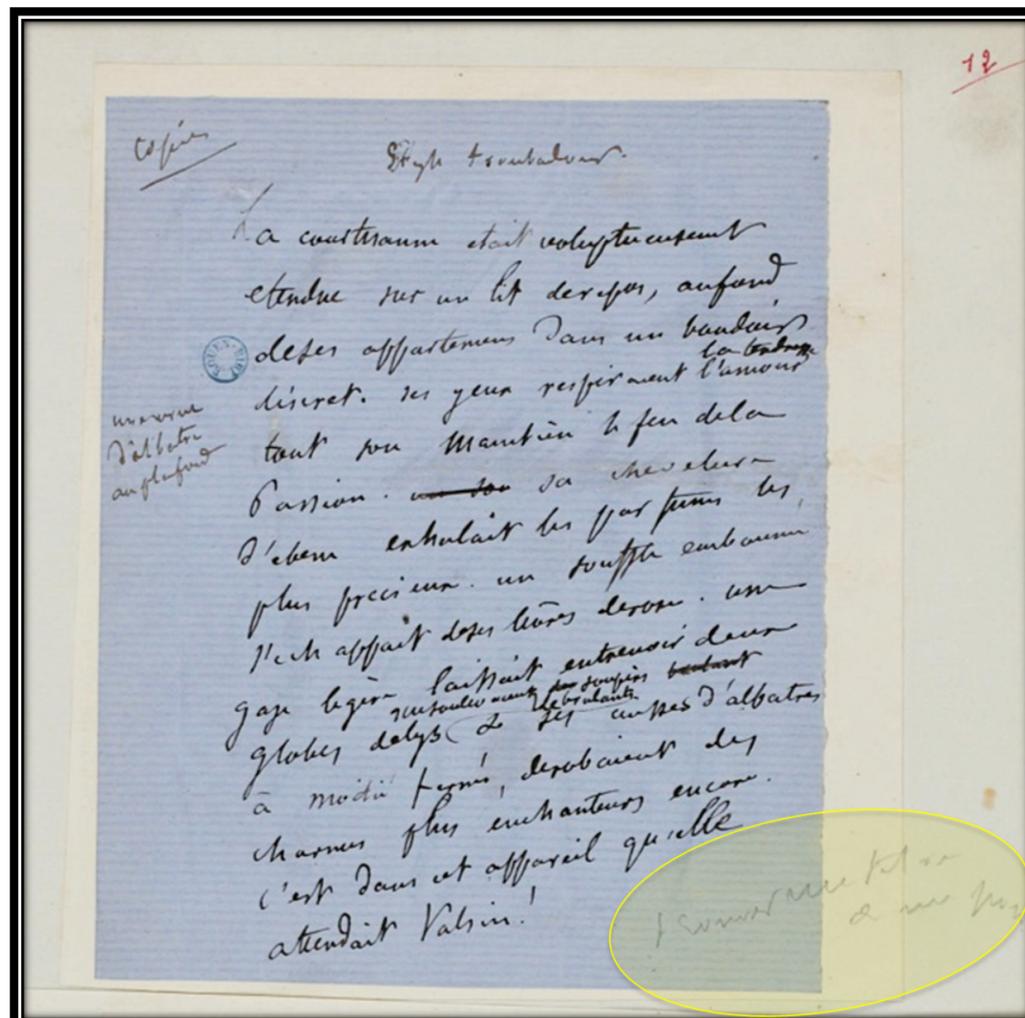
Si l'on concentre maintenant l'analyse sur le dernier roman de Flaubert, une volonté de mystification n'est pas non plus à écarter pour peu que l'on se souvienne que certains extraits de la *Correspondance* de l'écrivain expriment sans ambiguïté le désir de brouiller les pistes. Dès 1850, Flaubert rêve d'une préface pour le *Dictionnaire des idées reçues* « arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non »[15]. Et, en 1852, il

conçoit un texte confinant au terrorisme intellectuel, « plei[n] [...] de preuves (qui prouveraient le contraire) »[16]. À cela s'ajoutent les documents qui auraient pu prendre place dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* et qui vont dans le sens d'une entreprise de mystification inaboutie : la lettre de « Marengo Lirondelle », composée par George Sand, et non par la prétendue « ancienne voltigeuse » « Victoire Potelet, femme Dodin »[17] ; le « morceau inventé »[18] qu'est le poème en prose du « Préhistorique » ;



2- Ms g226 (2) fo 14 (détail) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

ou le feuillet intitulé « Style troubadour »[19] qui comporte un texte forgé de toutes pièces ressortissant à la susdite catégorie stylistique et que Flaubert fait suivre de la mention manuscrite sans ambiguïté : « trouver un titre & un nom* ».



3- Ms g226 (7) fo 12 (détail) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

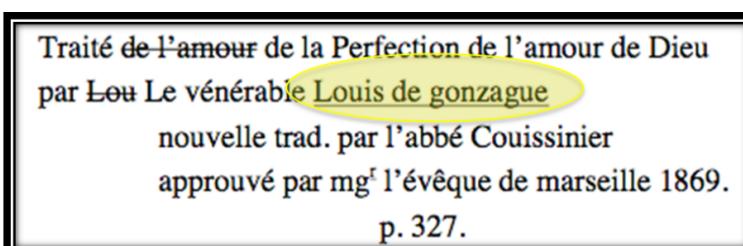
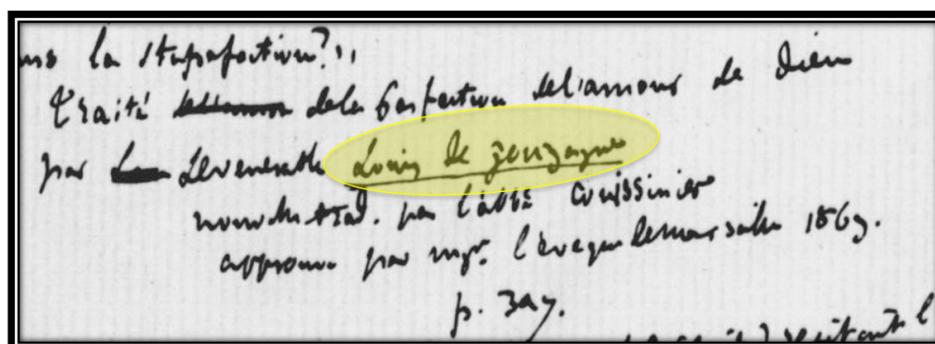
Les mystérieux « manuscrits du clerc de Marescot »[20], comme *L'Album de la marquise* dont Duplan avait commencé l'élaboration, ont pu eux aussi faire partie des forgeries prévues pour *Bouvard et Pécuchet* à une certaine époque, et c'est également pour partie le cas du *Dictionnaire des idées*

reçues, ouvrage composé par Flaubert, mais dont l'écrivain aurait probablement laissé la paternité à ses personnages, ne serait-ce que pour éviter que l'on se pose la question de son origine, comme l'écrit pertinemment Yvan Leclerc[21].

Les références erronées du second volume

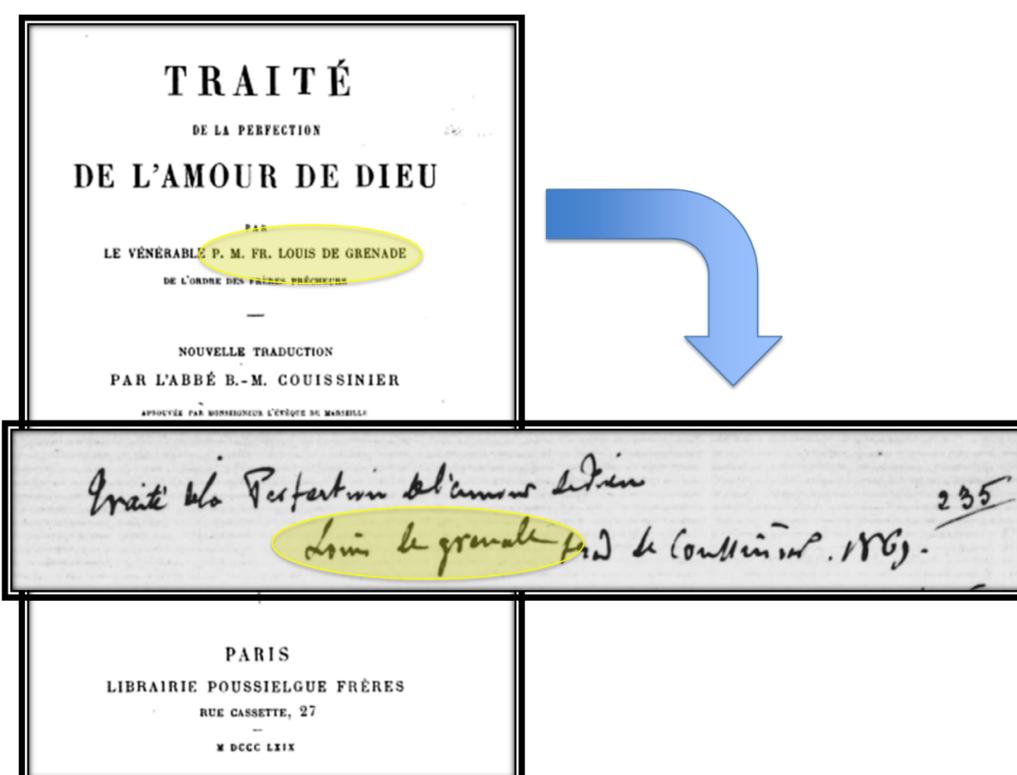
L'esprit potache de Flaubert est donc susceptible d'avoir ourdi une mystification et certains éléments vraisemblablement rassemblés en vue du second volume présentent les amorces de la mise en œuvre d'une telle farce. Mais, au-delà de ces prodromes, l'examen des pages expressément préparées pour le second volume révèle l'existence effective d'un certain nombre de fausses références qui pourraient être des réponses à l'injonction : « Donner comme vraies des indications bibliographiques fausses ». Dans l'encodage XML-TEI conçu pour l'édition du corpus des dossiers documentaires de *Bouvard et Pécuchet*, ces fausses références ont été typées et elles peuvent donc faire l'objet d'une requête informatique qui donne actuellement seize résultats[22]. On se propose maintenant de les analyser.

L'origine de certaines occurrences du phénomène semble d'abord devoir être trouvée dans des confusions tout aussi regrettables qu'involontaires. Ainsi, sur le fo 201 du volume 1, par deux fois[23], Flaubert attribue à Louis de Gonzagues, étudiant jésuite italien mort très jeune au service de pestiférés, une citation issue du *Traité de la perfection de l'amour de Dieu*, alors que cet ouvrage est dû à Louis de Grenade, prédicateur dominicain espagnol, auteur de très nombreux écrits mystiques.



4- Ms g226 (1) fo 201 (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Daniela Di Matteo) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

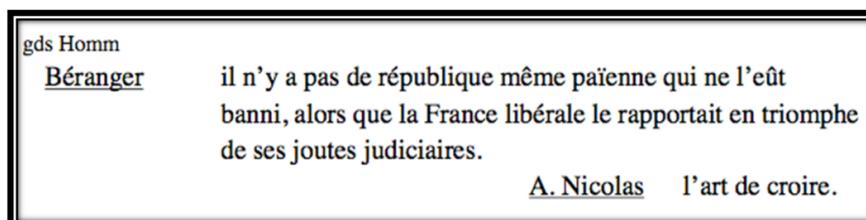
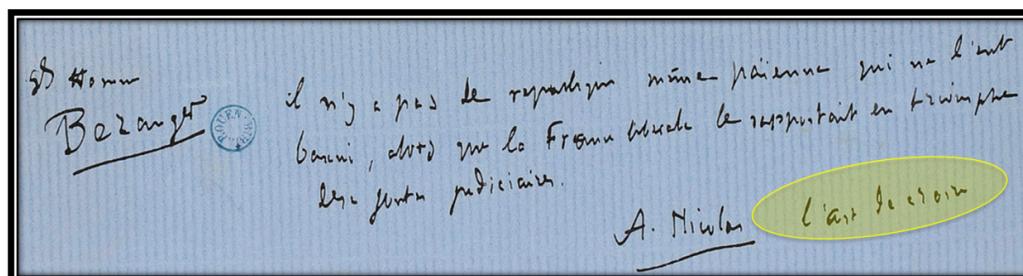
Le romancier a pourtant pris trois pages de notes[24] sur ce traité, sans se tromper le moins du monde quant au nom de son auteur.



5- Couverture de l'édition prise en note par Flaubert et titre de la première page de ses notes - Ms g226 (6) fo 235 (détail) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Mais rien ne milite ici en faveur d'une corruption volontaire. Au contraire, plusieurs raisons peuvent expliquer la méprise de l'écrivain : l'indéniable proximité homophonique des deux patronymes (Louis de Gonzagues / Louis de Grenade), la période historique similaire à laquelle les deux personnages ont vécu (le XVII^e siècle), et, au premier chef, le champ encyclopédique commun dont ils relèvent, à savoir la religion catholique.

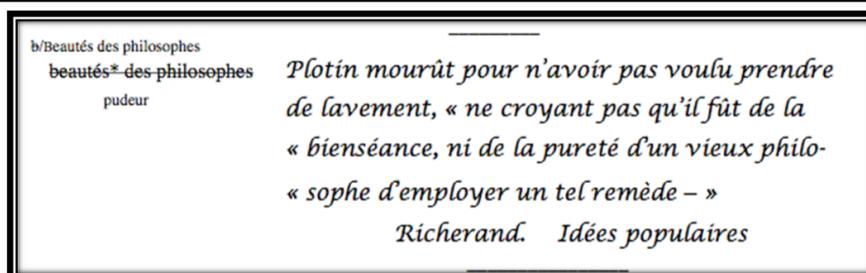
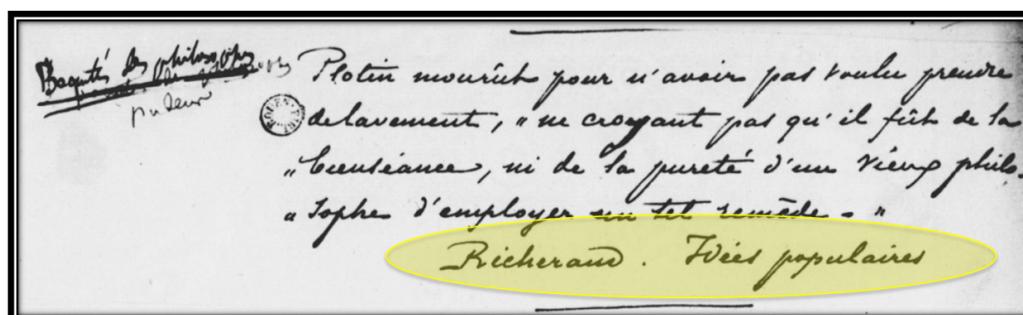
Autre type d'erreurs que l'on rencontre à plusieurs reprises dans le corpus, la méprise qui affecte le titre d'une référence bibliographique : alors que le nom de l'auteur est correctement indiqué, la citation est référée à une œuvre qui n'est pas la bonne, en raison d'une erreur d'inattention de Flaubert. C'est le cas pour une citation du polygraphe catholique Auguste Nicolas, citation que l'écrivain attribue à *L'Art de croire*, alors qu'elle est issue d'un autre de ses ouvrages, lui aussi lu par Flaubert, *L'État sans Dieu, mal social de la France*[25].



6- Ms g226 (3) fo 34 (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Joëlle Robert) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

L'analyse matérielle des dossiers documentaires montre qu'à l'origine de cette fausse référence se trouve l'interversion involontaire par le romancier de certaines pages de ses notes de lecture[26].

Dans les exemples considérés jusqu'ici, le titre ou l'auteur restait intact, ce qui permettait de remonter à la référence exacte sans trop de difficulté. Mais ce n'est pas toujours le cas. En effet, il y a dans les pages préparées pour le second volume une citation dont l'origine est donnée en ces termes : « Richerand. Idées populaires »[27].

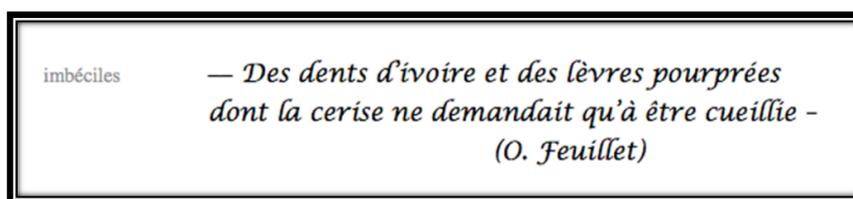
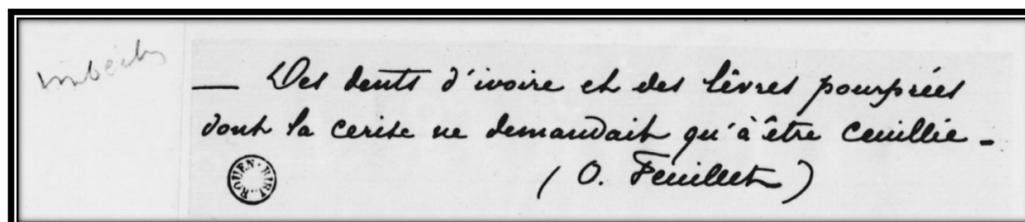


7- Ms g226 (1) fo 174 (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Norioki Sugaya) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Si Flaubert a bien pris quelques notes sur l'ouvrage de Richerand intitulé *Des Erreurs* (et non pas : des « Idées ») *populaires relatives à la médecine*[28], la citation portant sur Plotin (« Plotin mourut pour n'avoir pas voulu prendre de lavement, "ne croyant pas qu'il fût de la bienséance, ni de la pureté d'un vieux philosophe d'employer un tel remède" ») n'y figure pas, pas plus que dans l'ouvrage lui-même, d'ailleurs. Il s'agit donc bien ici d'une fausse référence dans la mesure où la véritable origine de l'extrait a récemment pu être identifiée dans un autre ouvrage, en l'occurrence le second tome de *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit* par Réveillé-Parise[29]. Or l'indication de cette fausse référence est loin d'être volontaire : elle est une nouvelle fois due aux maladroites conjuguées de Flaubert et Laporte. Tandis que le premier n'a pas classé correctement les feuillets détachés du carnet dans lequel il avait pris des notes (vraisemblablement lors d'une séance de travail en bibliothèque[30]), le second n'a pas cherché ou n'a pas réussi à rétablir l'agencement originel et a donc attribué la citation relative à Plotin au dernier titre rencontré dans

l'ordre incorrect où il consultait les feuillets. C'est ainsi qu'est née cette fausse référence.

Enfin, on offre à la sagacité du lecteur un dernier exemple d'indication bibliographique fautive, particulièrement retors. Ici, l'erreur ne provient pas de la négligence de l'un des auteurs ou d'un problème matériel fortuit ; elle résulte du processus même sur lequel repose l'extraction d'un grand nombre de citations sélectionnées pour la « copie ». En effet, on le sait, Flaubert affectionne les florilèges, les ouvrages encyclopédiques et plus largement tous les livres qui constituent des réservoirs ou des mines de citations que l'on pourrait qualifier de « second degré » (X dit que Y dit) et qu'il va ensuite présenter, sans aucun scrupule, comme s'il s'agissait de citations de « premier degré » (Y dit), issues d'ouvrages lus et annotés par ses soins. Mais le processus – qui passe généralement inaperçu – connaît parfois des ratés qui peuvent justement induire l'apparition de fausses références[31]. Ainsi, on trouve sur une page préparée pour le second volume[32] une citation censée provenir d'une œuvre d'Octave Feuillet : « Des dents d'ivoire et des lèvres pourprées dont la cerise ne demandait qu'à être cueillie ».



8- Ms g226 (3) fo 152 (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Simonetta Micale) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Aucun ouvrage-source n'est précisé, mais une page[33] appartenant aux « papiers de Duplan » permet d'identifier rapidement l'origine de la citation, à savoir un roman de 1863 intitulé *Histoire de Sibylle*. Cependant, les choses se compliquent lorsqu'on essaye d'y localiser la citation. En effet, Duplan ne cite pas le roman de Feuillet[34] mais la critique qu'en a proposée Sainte-Beuve le 13 avril 1863, reprise ensuite dans ses *Nouveaux lundis* :

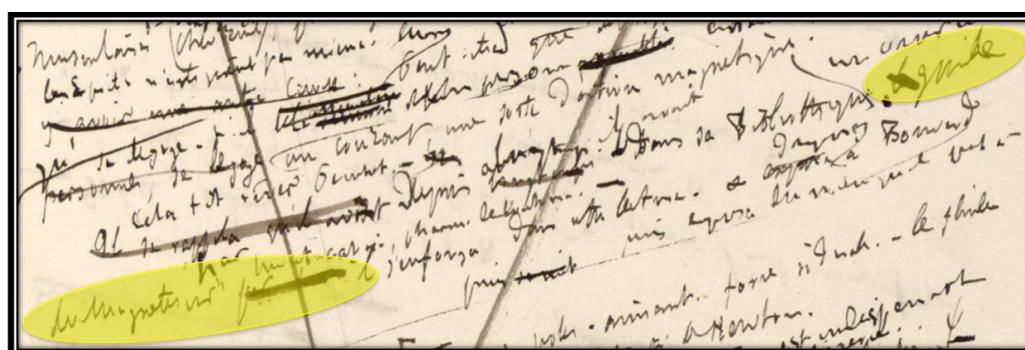
[...] Clotilde Desrozais, nièce des Beaumesnil, s'annonce comme en tout l'opposé et le repoussoir de Sibylle ; car celle-ci est blonde, aux cheveux d'or, aux yeux bleus d'azur, au profil séraphique, tandis que Clotilde, plus forte, et grande dès l'âge de douze ans, a un œil superbe, « à demi clos et voilé dans l'habitude, mais dévorant dès qu'il s'ouvre ; » avec cela, « de lourdes nattes d'un noir bleuâtre, » et, sur des dents d'ivoire, des lèvres pourprées dont la cerise ne demande qu'à être cueillie[35].

Comme le montre clairement le jeu des guillemets, les « lourdes nattes d'un noir bleuâtre » appartiennent au romancier ; en revanche, les « dents d'ivoire, [les] lèvres pourprées dont la cerise ne demande qu'à être cueillie » sont le résultat de la reformulation par Sainte-Beuve du portrait de Clotilde d'après les souvenirs de lecture du critique et dans un langage qui pastiche celui du romancier. Affirmant citer Feuillet, Duplan cite en réalité Sainte-Beuve pastichant Feuillet[36] ; et Laporte valide cette méprise sans autre forme de procès en recopiant la citation sur une page préparée pour le second volume. On a donc là une « authentique fautive référence » puisque l'indication bibliographique fait signe vers un roman où la citation ne se trouve pas. Mais encore une fois, cette bizarrerie n'est pas concertée et résulte d'une série d'approximations et de glissements incontrôlés[37].

En l'état actuel de nos connaissances, il apparaît donc clairement que si, à un moment, Flaubert a effectivement pensé introduire des références bibliographiques fautes dans la copie des deux bonshommes, il y a finalement renoncé ou n'a pas eu le temps de mettre en œuvre son projet de manière organisée. N'oublions pas d'ailleurs que la page préparatoire sur laquelle se trouve la note de régie « Donner comme vraies des indications bibliographiques fautes » est une page de plan très ancienne, identifiée comme appartenant à « Rouen I » par Alberto Cento[38]. Plus qu'une entreprise à visée mystificatrice, l'analyse de la genèse des fautes références bibliographiques dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet* révèle que, partiellement ou complètement fautes, elles sont finalement plus des *références erronées*[39] que de *fautes références*.

bien, quant à elle, des « fausses références » patentes[40], des ouvrages qu'aucune bibliothèque, hormis celle, fictionnelle, de Bouvard et Pécuchet ne peut se targuer de posséder (à moins que la notice n'en soit un jour conçue par un émule de Paul Masson !)[41]. Jamais les presses n'ont gémi pour imprimer le *Cours de philosophie, à l'usage des classes*, par M. Guesnier[42] ; aucun typographe n'a composé l'*Examen du christianisme* par Louis Hervieu[43], pas plus que la *Mnémotechnie* de Dumouchel[44], le *Guide du magnétiseur* par Montacabère[45] ou l'*Examen du socialisme* par Morant[46]. Et on pourra chercher longtemps dans quel journal a paru un feuilleton intitulé : « De l'enseignement de la géologie »[47]... Ces six titres sont des références bibliographiques forgées de toutes pièces par Flaubert et qui semblent donc proposer enfin une réponse appropriée à l'injonction auctoriale : « Donner des indications bibliographiques fausses ». Voyons d'un peu plus près ce qu'il en est et dans quelle perspective le romancier les a construites.

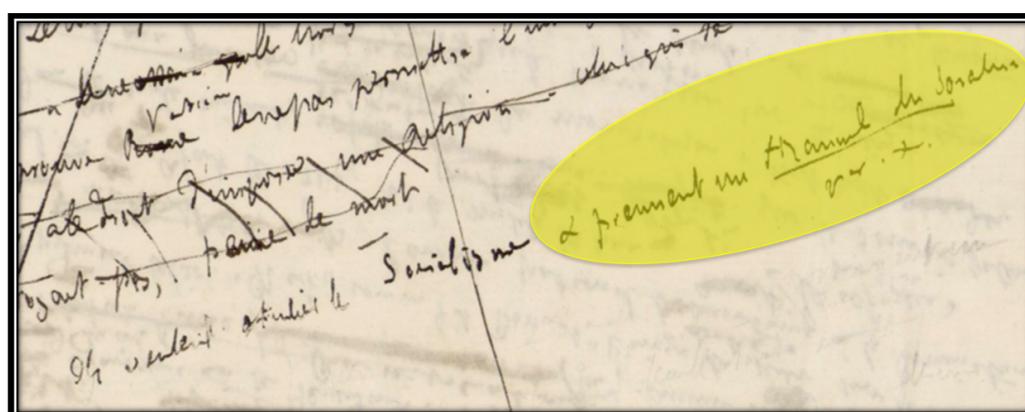
Au nombre des cinq références inventées qui apparaissent accompagnées d'un nom d'auteur, seul le guide mnémotechnique est d'emblée donné comme l'œuvre d'un personnage de la fiction, en l'occurrence l'ami parisien de Pécuchet, Dumouchel[48]. Le nom des quatre autres auteurs (Guesnier, Hervieu, Montacabère et Morant) fait l'objet d'une construction par étapes relativement complexe. Commençons par remarquer que cet élément paratextuel essentiel qu'est le nom d'auteur est aussitôt pointé par Flaubert dans ses brouillons comme un élément nécessaire, un réquisit, avant même que l'élaboration ne commence. On le voit dans le cas des deux manuels traitant du magnétisme et du socialisme puisque le romancier ménage formellement la place de l'auteur, avant même d'imaginer par quel patronyme il va la remplir : « guide du Magnétiseur par X »[49].



[...] le guide du Magnétiseur“ par X - [...]

9- Ms g225 (7) fo 796v (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Biagio Magaouda) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

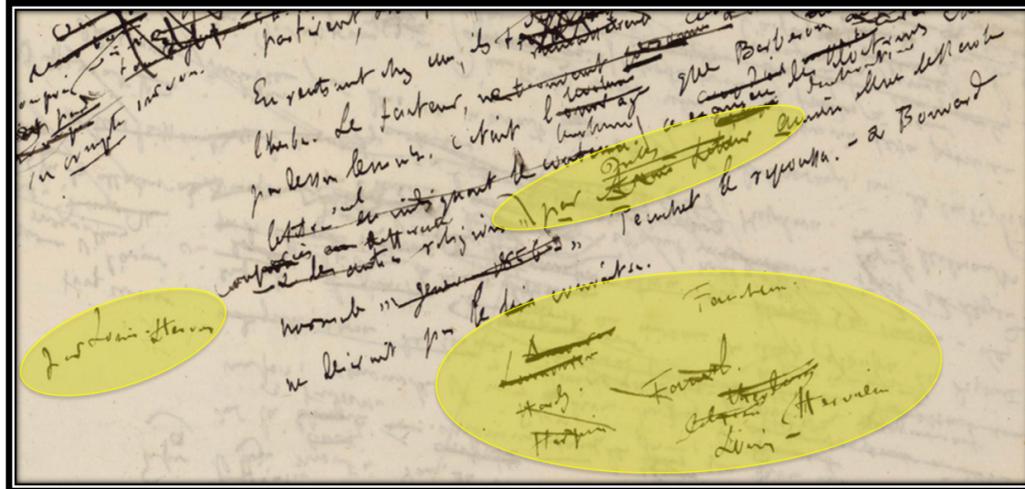
et « Manuel du Socialisme par X »[50].



Ils veulent étudier le Socialisme & prennent un Manuel du Socialisme par X.

10- Ms g225 (6) fo 690v (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Joëlle Robert) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Une référence bibliographique canonique, susceptible d'entraîner l'adhésion du lecteur, doit toujours préciser qui est l'auteur d'un livre ; Flaubert doit donc forger ce nom - et le processus est le plus souvent long et plein d'hésitations. En ce qui concerne l'ouvrage portant sur la religion, le romancier expérimente successivement : « Arsène » puis « Jules Lelieur », « Amourou », « Laumonier », « Hardy », « Harpin », « Fauchoux », « Fauvel », « Théodore Delpeau » et, enfin, « Louis Hervieu »[51].



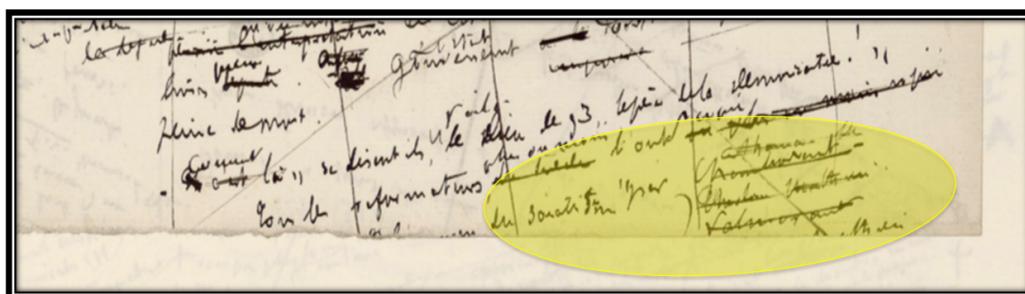
seul *coup d'oeil impartial.*

le titre en indiquait le contenu. « examen des doctrines chrétiennes comparées aux différentes Jules [illis.] du christianisme & des autres religions » par Arsène-Lélieur Ancien élève de l'école normale « Genève 1856- » Pécuchet le repoussa. - & Bouvard ne désirait pas le lire connaître.

Amourou*	Fauchoux
Laumonier*	
Hardy	Fauvel
Harpin	théodore
	Delpeau* Hervieu
	Louis -

11- Ms g225 (8) fo 995 (détail du manuscrit et extrait de la transcription par Joëlle Robert) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Pour le manuel traitant du socialisme, Flaubert semble d'abord avoir facilement trouvé un patronyme pour remplacer le « X » mis en position de pierre d'attente : « & ils se procurèrent le Manuel du Socialisme par Mr Jules Lebreton »[52]. Mais il ne s'agit que d'une étape, comme le montre le fo 721v (malheureusement découpé à cet endroit stratégique), lieu de l'invention la plus foisonnante pour ce patronyme : « Chamborant », « Athanase M. », « Théodore Mathieu », puis « Valmorant ». Cependant, toutes ces tentatives sont successivement raturées pour laisser la place à une nouvelle version qui se trouvait juste en dessous de la coupure, vraisemblablement « Isidore Mathieu » puisque c'est ce nom que l'on retrouve en premier jet sur le fo 695, corrigé ensuite en « Charles Mathieu ».



- Et c'est là » se disent-ils, « le Dieu de 93, le père de la Démocratie ! »

plus ou moins copié

Tous les réformateurs, du siècle l'ont on plus ou moins copié*

athanase M*

« l'examen du Socialisme » par Chamborant

Charles Mathieu

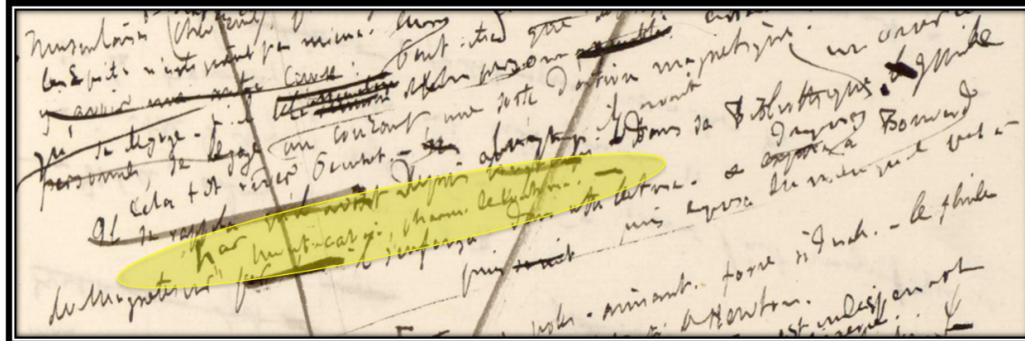
Valmorant*

thieu

12- Ms g225 (6) fo 721v (détail du manuscrit et de la transcription par Jean-Christophe Portalis) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Mais le processus de l'invention n'est pas terminé. L'hésitation se poursuit sur le fo 715v : « Isidore Mathieu » fait retour - avant d'être de nouveau corrigé en « Charles Mathieu » et avant que ce patronyme ne laisse la place à « Morant ». Sur la mise au net (fo 701), c'est pourtant « Vilmorant » qui semble l'avoir définitivement emporté : ce nom apparaît dans le premier jet et une nouvelle tentative avec « Louis Morant » est raturée en interligne. Néanmoins, dans le manuscrit définitif, le patronyme de l'auteur de l'*Examen du socialisme* est définitivement arrêté sous la forme de « Morant » (fo 135).

En ce qui concerne le guide du magnétiseur, la genèse du patronyme de l'auteur emprunte un chemin bien plus direct. Une fois le « X » initial raturé, les trois composantes caractéristiques classiques de l'identité auctoriale (patronyme, état professionnel et lieu d'exercice) apparaissent d'un seul coup, en ajout interlinéaire : « par Montcabère, pharm [pharmacien] de Toulouse »[53].



[...] le guide

par Montacabère, pharm. de toulouse.
du Magnétiseur“ par X - [...]

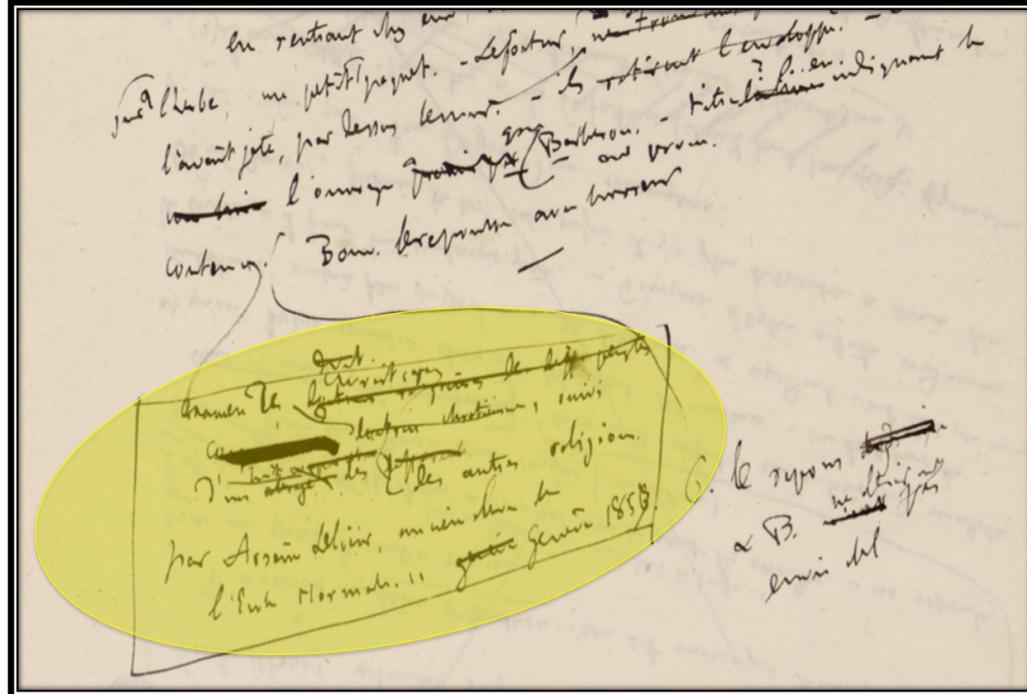
13- Ms g225 (7) fo 796v (détail du manuscrit et de la transcription par Biagio Magaudda) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Reste à expliquer pourquoi, dans ce cas précis, Flaubert maintient intacts, durant toute la genèse du passage, sans aucune hésitation ou expérimentation complémentaire, ces trois éléments, jusqu'à la dernière mise au net (fo 798) où seul le patronyme subsiste finalement, après rature concomitante de l'état professionnel et du lieu d'exercice... Peut-être ce nom est-il lié à un souvenir personnel, comme tendrait à l'indiquer une notation du carnet de travail no 18 bis[54] ? Il est difficile d'être plus précis. Mais la différence de style de genèse entre l'invention de « Hervieu » et « Morant » d'une part, et celle de « Montacabère » de l'autre, mérite d'être soulignée.

L'élaboration de « Guesnier », le nom de l'auteur du cours de philosophie consulté par Bouvard et Pécuchet, emprunte quant à elle aux deux scénarios précédemment évoqués. Après une phase d'essais tous azimuts qui voit alterner « Malurot » (fo 872), « Hippolyte Mahurot »[55] et « Théose Malleux » (fo 846v), l'hésitation est brusquement tranchée par le surgissement inattendu d'un « Monsieur Guesnier » dont les sonorités contrastent nettement avec celles expérimentées jusque-là. Flaubert a-t-il troqué un souvenir biographique travesti (son professeur de philosophie au lycée Corneille s'appelait en effet Charles Mallet[56]) contre un autre jeu onomastique, portant cette fois sur le nom de l'auteur d'un des traités philosophiques qu'il a pris en notes pour préparer son roman, à savoir Adolphe Garnier[57] ? C'est là une hypothèse à creuser.

Enfin, reste à envisager le cas du feuilleton intitulé : « De l'enseignement de la géologie ». Tous les journalistes se valant, selon l'opinion de Flaubert, il ne lui a jamais importé de préciser le nom de l'auteur de cet article[58]. En revanche, au début de la genèse de l'épisode, le romancier indique quelques titres de revue qui auraient pu publier l'article : un « journal de Paris »[59], ce qui est sûrement un gage de sérieux, et même carrément la *Revue des deux mondes*[60]. Mais cette tentative qui équivalait pour le feuilleton à l'invention du patronyme auctorial pour les autres références est rapidement abandonnée au profit de la mise en place d'une petite scénographie : Bouvard et Pécuchet découvrent par hasard le journal où se trouve l'article, dans un café au Havre, alors qu'ils attendent le paquebot au retour de leur excursion géologique, et Pécuchet de dérober ce journal pour des motifs scientifiques ! Toutes ces indications disparaîtront de la version définitive du roman.

Pour construire une fausse référence bibliographique crédible, outre un nom d'auteur, Flaubert doit aussi proposer un titre convaincant ; c'est le second élément paratextuel nécessaire à son entreprise. Or tous les titres choisis sont transparents quant au contenu de l'ouvrage qu'ils introduisent. Cela est même mis en scène dans les premiers brouillons de l'épisode religieux puisque Bouvard et Pécuchet, dans un premier temps, « repoussent » le livre d'Hervieu que leur envoie Barberou, « sur le titre » (fos 954v, 974v et 989), et Flaubert d'insister : « titre du livre – indiquant son contenu » (fo 990). C'est en réponse à cette note de régie qu'est alors développée, au bas du fo 998v[61] et d'un seul mouvement, une référence bibliographique très fournie qui accumule tous les traits imaginables du livre dangereux voire sulfureux (le titre, le lieu d'édition et la formation intellectuelle de l'auteur) que Bouvard, de ce fait, « repousse avec horreur »[62].



14- Ms g225 (8) fo 998v (détail) ; « collections Bibliothèque municipale de Rouen ».

Il s'agit d'un « examen des doctrines religieuses des différents peuples, suivi d'un abrégé des autres religions, par Arsène Lelieur, ancien élève de l'École normale, Genève, 1857 ».

La transparence est aussi de mise pour les titres des ouvrages de Dumouchel, Guesnier et Montcabère : la *Mnémotechnie* du premier relève plus du titre générique que du titre d'un ouvrage particulier, et la genèse de l'intitulé des deux autres livres montre une hésitation portant seulement sur les termes à utiliser pour en préciser le genre : « cours », « guide » ou « manuel », auquel Flaubert adjoint parfois l'adjectif « complet », ce qui l'amène même à tenter le titre de « compendium » pour l'ouvrage de Montcabère.

La volonté de montrer que le champ entier d'une discipline est embrassé à chaque fois connaît cependant des déclinaisons qui permettent de varier le procédé et de particulariser un tant soit peu quatre des six titres en leur donnant une visibilité singulière dans la fiction. Cela se fait grâce à la mention d'un format et d'une épigraphe (la *Mnémotechnie* de Dumouchel est « un in-12 cartonné avec cette épigraphe : "Instruire en amusant" ») ou bien par la situation du titre dans l'espace d'une page (c'est « au bas d'un journal, [que Pécuchet découvre] un feuilleton intitulé : "De l'enseignement de la géologie" ») ; mais cela peut aussi passer par la mention de l'élément saillant du curriculum vitae de l'auteur (« *Examen du christianisme* par Louis Hervieu, ancien élève de l'École normale »^[63]) ou encore par l'indication du public visé par le livre (« le *Cours de philosophie, à l'usage des classes*, par M. Guesnier »).

Mais ce qui reste primordial, c'est la valeur fortement rhématique de ces titres, c'est-à-dire que tous insistent plus sur la forme et le genre de l'ouvrage que sur son contenu. Le sujet (que ce soit la religion, la philosophie, l'histoire, la géologie, le socialisme ou le magnétisme) est second et, finalement, permet seulement de distinguer ces différents ouvrages qui partagent tous la même fonction d'exposition d'une discipline. En effet, si c'est le *Cours de philosophie* de Guesnier qui est choisi, c'est parce que « les matières [y] sont traitées par ordre », selon quatre divisions et deux méthodes^[64] (fo 775v). Lorsqu'il introduit la *Mnémotechnie* de Dumouchel, Flaubert indique d'emblée qu'il faudra procéder à l'« exposition du livre » (fo 499v), ce qui permet la description des trois systèmes existants (ceux d'Allévy, Paris et Fenaigle). Et quand les deux bonshommes en arrivent au magnétisme, Pécuchet se souvient qu'il « possède depuis longtemps un manuel du magnétiseur. il le relit & expose à Bouvard // La doctrine de Mesmer ([selon] Figuié) » (fo 792v). De leur côté, les parties constitutives de l'ouvrage de Morant^[65] permettent de faire le tour des différents courants du socialisme : « L'introduction passe en revue les idées de Campanella, Fénelon, Mably, Babeuf. Le premier chapitre expose la doctrine saint-simonienne », etc. (fo 715v). Et enfin, l'article sur l'enseignement de la géologie « résume la question comme on la comprend maintenant » (fo 385v).

Ainsi, en dépit de l'indéniable penchant pour la Farce dont Flaubert a toujours fait montre, ce n'est pas dans le but d'abuser ses lecteurs qu'il a recours à des forgeries bibliographiques dans le premier volume de son roman – pas plus que ce n'est volontairement qu'il a introduit des références bibliographiques erronées dans le chantier du second. S'il les construit ici patiemment, brouillon après brouillon, c'est parce qu'il lui faut créer une forme plastique qui coïncide exactement avec le contenu qu'il veut exposer.

Or aucun livre réel ne correspond à cet idéal qui fédère la totalité des traits typiques imaginables pour les ouvrages appartenant au genre visé. Chacun de nos six parangons donne une unité profonde à sa discipline et en façonne une expression synthétique conforme à un idéal plastique que tout titre réel échouerait à rendre[66].

Flaubert crée ainsi dans la fiction des formes idéales qui n'existent pas dans la réalité mais qui paradoxalement en expriment au mieux l'essence. Seul ce retournement permet de créer l'effet de réel, de faire dire au lecteur : « J'ai vu cela » ou « Cela doit être », en raison du « caractère de généralité, [de] cette concordance avec mille objets connus »[67] dont le romancier est parvenu à doter chacun des ouvrages qu'il a inventés. Point de tromperie éthique, donc. Quand Flaubert s'enjoint de « donner des indications bibliographiques fausses », c'est d'un procédé esthétique dont il s'agit, au-delà de toute tentative ou tentation de mystification. Une autre note de régie, encore plus ancienne, disait aussi déjà très bien cela dans le carnet 19 : « mettre des morceaux vrais & des morceaux typiques »[68]. Les « indications bibliographiques fausses » sont finalement une autre modalité particulière de ces morceaux typiques.

NOTES

[1] Ms gg10 fo 5 (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=6764>). L'indication revient, légèrement modifiée (« indications bibliographiques imaginées ») et cette fois raturée, sur le fo 19 du même recueil (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=6786>).

[2] *Théâtre complet*, sous la dir. de Michel Décaudin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 47.

[3] Anecdote citée par Raymond-Josué Seckel, « Un blagueur à la Bibliothèque. Paul Masson (1849-1896), alias Lemice-Terrieux », *Revue de la BNF* 1/2009 (n° 31), p. 12-20. Disponible en ligne : www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2009-1-page-12.htm. Sur le sujet, voir Sabine Maffre, *Bibliographies et catalogues à l'époque contemporaine : les incunables*, Mémoire d'études sous la direction de Raphaële Mouren, ENSSIB, 2012, <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-56680>, p. 54 ; ainsi que Jean-Jacques Lefrère et Jean-Paul Goujon, *Mystifications au XIXe siècle : Paul Masson, un homme de lettres non recommandées*, Tusson, Du Lérot, 2012.

[4] « Je trouve du côté du soleil levant *Humbert frotteur*, cloué sur la pierre avec des épingles – état pathétique de Maxime qui s'était dépêché pour l'apporter et avait cuydé en crever d'essoufflement » (*Voyage en Orient*, éd. de Claudine Gothot-Mersch, annotations et cartes de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2006, p. 94). C'est pourtant Flaubert qui avait eu l'idée de cette inscription farce : « Et quand je songe que je l'avais emportée exprès de Croisset et que ce n'est pas moi qui l'y ai mise ! Ce gremlin avait profité de mon oubli et au fond de mon gibus avait surpris la bienheureuse pancarte » (lettre à sa mère, 14 décembre 1849 ; *Correspondance*, éd. de Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, dorénavant abrégé en « Pléiade I », 1973, p. 551-552. Pour les autres tomes : t. 2, 1980 ; t. 3, 1991 ; t. 4, 1998 ; et t. 5, éd. de Jean Bruneau et Yvan Leclerc, 2007). Sur la graphomanie de Flaubert, autre modalité d'expression du canular, voir Stéphanie Dord-Crouslé : « Axiologie des inscriptions chez Flaubert, voyageur en Orient » ; *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 3, 2009, p. 573-586. Disponible en ligne : <http://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2009-3-page-573.htm>.

[5] *La Queue de la poire de la boule de Monseigneur, pochade rouennaise inédite*, par Gustave Flaubert avec la collaboration et les illustrations de Louis Bouilhet, édition présentée par Artine Artinian, Paris, Nizet, 1958 ; texte réédité en 2002 (Rouen, Le Veilleur de proue) avec une préface de Patrice Quéréel.

[6] « *Vie et travaux du R. P. Cruchard* » et autres inédits, avant-propos de Bernard Molant, textes établis, présentés et annotés par Matthieu Desportes et Yvan Leclerc, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, « Collection Flaubert », 2005.

[7] Lettre à Caroline, [début février 1879 ?] ; Pléiade V, p. 519.

[8] Le dossier comprenant les 26 autographes reçus par Flaubert à l'occasion de cette ultime fête a été édité pour la première fois sous forme de fac-similés par la librairie Elisabeth Brunet (Rouen) et la Société des amis de Flaubert et Maupassant : *Flaubert et la Saint-Polycarpe* (2013).

[9] Lettre à Jules Duplan, 8 juin 1861 ; Pléiade III, p. 157. Citée par Julian

Barnes dans *Quelle chose à déclarer*, Paris, Mercure de France, 2004, p. 278.

[10] « La comédienne Suzanne Lagier (1813-1893) » (note de Jean Bruneau, *Pléiade III*, p. 1132).

[11] « Référence fantaisiste, comme le fait souvent Flaubert. Le chapitre XII du livre XX de *L'Esprit des lois* est intitulé "De la liberté du commerce" » (note de Jean Bruneau, *ibid.*).

[12] « Citation empruntée à *Notre-Dame de Paris* (Bibl. de la Pléiade, liv. XI, chap. I, p. 413, quand la recluse reconnaît sa fille) » (note de Jean Bruneau, *Pléiade II*, p. 1279).

[13] Lettre à Jules Duplan, 17-[mars 1867] ; *Pléiade III*, p. 617.

[14] Lettre à Ernest Feydeau, [16 mai 1862 ?] ; *Pléiade III*, p. 217.

[15] Lettre à Louis Bouilhet, 4 septembre 1850 ; *Pléiade I*, p. 678.

[16] Lettre à Louise Colet, [16 décembre 1852] : « Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but, dirais-je, d'en finir une fois pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles ; et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait » (*Pléiade II*, p. 208).

[17] Lettre de George Sand, [4 décembre 1866] ; *Pléiade III*, p. 573-574. Voir http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_2_f_014__r____-view-trud.

[18] *Ibid.*

[19] Voir http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_012__r____-view-trud.

[20] Voir le fo 67 du recueil gg10 (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=6805>).

[21] *La spirale et le monument. Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert*, Paris, CDU et SEDES réunis, « Présences critiques », 1988, p. 145.

[22] L'encodage du corpus n'étant pas achevé, il est fort possible que le nombre de ces résultats s'accroisse.

[23] Voir les fragments n° 4 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-7002-3>) et 5 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-7003-3>). La seconde erreur est une duplication mécanique de la première en raison de l'utilisation du renvoi bibliographique conventionnel « id. ».

[24] Voir les fos 235, 235v et 236 du volume 6 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/t-179-trn>).

[25] Voir dans le volume 3 le fragment n° 4 du fo 34 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-3076-3>).

[26] L'inattention est aussi à l'origine des fausses références qui affectent : 1- le titre d'un article du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire sur le fo 85 du volume 3 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-5954-3>) ; 2- par deux fois le titre d'un ouvrage de La Mettrie sur le fo 103 du volume 1 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-6095-3> et <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-6096-3>) ; et enfin 3- deux titres de Maistre, l'un sur le fo 74 du volume 3 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-5830-3>) et l'autre sur le fo 292 du volume 7 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-6604-3>).

[27] Voir dans le premier volume le fragment n° 1 du fo 174 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-2095-3>).

[28] Voir la fiche de l'ouvrage : <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-467-1>.

[29] Voir la fiche de l'ouvrage : <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-12900-1>.

[30] Les notes prises sur l'ouvrage de Richerand se trouvent sur une feuille volante de petit format (fo 54), conservée dans le volume 7 des dossiers ; elle a vraisemblablement été découpée dans un carnet, comme la dizaine de feuillets qui la précèdent (fos 46 à 54v). On peut penser qu'au moment où Flaubert a remis ces pages à Laporte en vue du travail sur la « copie », elles n'étaient pas classées dans l'ordre où on les consulte maintenant, et que l'actuel fo 47 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_047__r____) suivait immédiatement l'actuel fo 54 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_7_f_054__r____), ce qui expliquerait que Laporte, en l'absence d'autre indication, ait pensé que la citation relative à Plotin que Flaubert lui demandait de relever (voir le mot « copie » en marge) était elle aussi issue de l'ouvrage de Richerand.

[31] Parfois, l'imprécision de la source est elle-même à l'origine de la méprise. Ainsi, lorsque Flaubert a pris des notes sur *Les Causes finales* de Janet (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_6_f_024__v____-view-trud), il a indiqué à l'intention de Laporte : « Exemples de causes finales

sottes à copier p. 267 & p. 270-271 ». Or l'origine des exemples convoqués par Janet n'est pas clairement donnée (« rien de plus plaisant que quelques-unes des assertions de Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Études* et dans ses *Harmonies de la nature* », p. 267), d'autant que le philosophe les cite d'après une autre source, les *Mélanges scientifiques et littéraires* de Jean-Baptiste Biot (1858). Aussi Laporte s'est-il trouvé dans l'inconfortable position de devoir attribuer lui-même une référence bibliographique à des fragments que Flaubert s'était vraisemblablement contenté de sélectionner dans la marge de l'ouvrage... Et en l'occurrence, Laporte a fait le mauvais choix : dans le premier volume, les fragments n° 1 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4274-3>) et n° 2 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4275-3>) du fo 105 sont tirés des *Études de la nature* et non des *Harmonies*, comme l'indique à tort l'ami-secrétaire. Notons que Flaubert, quant à lui, ne s'est pas préoccupé de vérifier ces références...

[32] Il s'agit du premier fragment du fo 152 dans le troisième volume (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-3707-3>).

[33] Voir le fo 73 du volume 5 (http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_5_f_073_r_____).

[34] Dans leur édition du *Sottisier*, Alberto Cento et Lea Caminiti avaient déjà relevé cette difficulté sans en découvrir l'origine : « Malgré de longues recherches, nous n'avons pas trouvé cette phrase dans *Histoire de Sibylle*. Pourtant dans une lettre inédite du 13 avril 1863, conservée à la bibliothèque Lovenjoul de Chantilly, Duplan écrit à Flaubert en post-scriptum : "Phrase d'Octave Feuillet : Sur des dents d'ivoire, des lèvres pourprées dont la cerise ne demande qu'à être cueillie. Sibylle. Est-ce gentil ?" [...] Le seul passage de ce roman qu'on pourrait rapprocher de cette citation est le suivant : "Clotilde Desrozais [l'amie de Sibylle]... montrait entre des lèvres pourprées des dents blanches comme la pulpe d'une noisette fraîche" [...] » (*Le Second volume de Bouvard et Pécuchet, le projet du Sottisier, reconstitution conjecturale de la « copie » des deux bonshommes d'après le dossier de Rouen*, Naples, Liguori, 1981, p. 103-104).

[35] « M. Octave Feuillet - *Scènes et proverbes. Scènes et comédies. Histoire de Sibylle*, etc. [Lundi 13 avril 1863] », dans les *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, 1866, t. 5, p. 28 (<http://books.google.fr/books?id=JYAtAAAAMAAJ&pg=PA28>). Nous avons respecté la ponctuation originale.

[36] Duplan est un copiste parfois fantaisiste... Ainsi, quand il incrimine Sainte-Beuve pour une expression un peu leste : « Ses soupirs se font vents. // Port royal. V. 1. Page 249 » (fragment n° 3 du fo 78 dans le volume 5 ; <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4313-3>), il oublie de préciser que le critique cite alors un vers de Malherbe au sein d'un développement qui concerne justement le mauvais goût du siècle de saint François de Sales !

[37] On trouve un autre exemple de ce processus dans deux citations de Saint-Simon (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4535-3> et <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-4536-3>) que Flaubert emprunte non au penseur socialiste directement mais à l'article « Saint-Simon » de la *Biographie universelle* Michaud (t. 80 - Supplément, 1847, p. 405-426 ; <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-7683>). Ceci explique que la première citation soit sensiblement déformée. Dans l'article de la *Biographie*, on lit : « Et ma mission aussi est divine ! », comme l'écrit Flaubert, tandis que le texte du *Nouveau Christianisme* porte : « je suis convaincu que moi-même j'accomplis une mission divine en rappelant les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme » (*Œuvres* de Saint-Simon, Paris, Capelle, 1841, p. 184 ; <http://books.google.fr/books?id=UD0UAAAAQAAJ&pg=RA2-PA84>). Quant à la seconde citation, elle n'apparaît pas dans le *Nouveau Christianisme* contrairement à ce que semble indiquer la *Biographie* Michaud au terme d'un raisonnement dont les référencements bibliographiques successifs sont effectivement difficiles à suivre : « [...] dogme déjà pressenti par le philosophe dans les *Lettres d'un habitant de Genève*, mieux accusé plus tard par la *Réorganisation de la société européenne*, mais articulé seulement d'une manière formelle dans le *Nouveau Christianisme*, ce testament de Saint-Simon. Après avoir admis la divinité du christianisme, il contredit cette assertion sans s'en douter, puis il s'écrie : "Et ma mission aussi est divine ! » Pour preuve il raconte une vision qu'il aurait eue pendant sa détention dans la prison du Luxembourg. "Charlemagne, dit-il, m'est apparu et m'a dit : Depuis que le monde existe, aucune famille n'a joui de l'honneur de produire un héros et un philosophe de première ligne ; cet honneur était réservé à ma maison. Mon fils, tes succès comme philosophe égaleront ceux que j'ai obtenus comme militaire et comme politique" » (p. 418 ; <http://books.google.fr/books?id=lwtAAAAcAAJ&pg=PA418>). Cette vision est en réalité rapportée par Saint-Simon dans le « Prospectus » de la *Nouvelle Encyclopédie*, repris dans les *Œuvres complètes* de Saint-Simon et d'Enfantin, Paris, E. Dentu, 1868, t. 15, p. 101 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61014286/f102>). Quoi qu'il en soit,

Flaubert n'a pas vérifié l'exactitude de la référence bibliographique qu'il pense avoir trouvée dans la *Biographie* Michaud, et il la traite comme s'il l'avait lui-même relevée dans le *Nouveau Christianisme*... Plus généralement, sur le traitement du saint-simonisme par Flaubert, voir Stéphanie Dord-Crouslé, « Saint-Simon, Bouvard et Pécuchet : représentation d'une idéologie » ; *Études saint-simoniennes*, sous la dir. de Philippe Régnier, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 177-195 (article en ligne sur HAL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00149844>).

[38] Voir *Bouvard et Pécuchet, édition critique précédée des scénarios inédits*, Napoli, Istituto Universitario Orientale, et Paris, Nizet, 1964, p. 14.

[39] On espère que la dernière référence erronée récemment découverte sur le fo 105 du premier volume, fragment n° 6 (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-6101-3>), ne viendra pas mettre à mal cette typologie, d'autant que si la citation n'apparaît certainement pas dans le *Discours sur les révolutions du globe* de Cuvier, on n'est pas encore parvenu à découvrir sa véritable origine...

[40] Jean-Pierre Moussaron signale les références relevées par Alberto Cento : « Dans son *Commentaire de Bouvard et Pécuchet*, [...] A. Cento ne mentionne que trois cas de manuels ou de publications référés comme tels dans le roman et n'existant pas en réalité : le "feuilleton intitulé *De l'enseignement de la géologie*" (p. 153) ; "la mnémotechnie de Dumouchel" (p. 189) ; l'*Examen du christianisme* par Louis Hervieu, ancien élève de l'École normale" (p. 341) » (« Une étrange greffe », *Flaubert et le comble de l'art. Nouvelles recherches sur Bouvard et Pécuchet*, Paris, SEDES-CDU, 1981, note 2, p. 89).

[41] Le texte du premier volume n'est pas non plus exempt de références erronées. C'est le cas, par exemple, du « *Père de famille* par miss Opie » (*Bouvard et Pécuchet*, éd. revue par Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF », 2008, p. 380). Dans les brouillons, Flaubert orthographe mal le nom de l'auteur (« Opy ») à l'instar de la source à laquelle il puise la référence (*De l'éducation* par Mme Campan ; <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-13520-3>). Mais surtout, il modifie le titre de l'ouvrage : le *Père de famille* est substitué au *Père et la fille*, titre qu'indiquait pourtant Mme Campan. Il s'agit vraisemblablement d'une méprise involontaire de la part de Flaubert qui a mal relu sa propre écriture, encouragé en cela par la proximité phonique et la cohérence thématique des deux intitulés. Toutes les occurrences des brouillons présentent la forme erronée (http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/index_des_mots_liste.php?corpus=pecuchet&act=MC&nb=5&mot=opy&liste_mc=opy+).

[42] « Et désirant quelque chose de moins rude, ils achetèrent le *Cours de philosophie, à l'usage des classes*, par M. Guesnier » (éd. citée, p. 290).

[43] « C'était l'ouvrage que Barberou avait promis, – *Examen du christianisme* par Louis Hervieu, ancien élève de l'École normale » (*ibid.*, p. 326).

[44] « Heureusement qu'ils possédaient la *Mnémotechnie* de Dumouchel, un in-12 cartonné avec cette épigraphe : "Instruire en amusant" » (*ibid.*, p. 179).

[45] « Cette hypothèse fit rêver Pécuchet. Il prit dans sa bibliothèque le *Guide du magnétiseur* par Montacabère, le relut attentivement, et initia Bouvard à la théorie » (*ibid.*, p. 268).

[46] « Tous les réformateurs l'ont copié ; – et ils se procurèrent l'*Examen du socialisme*, par Morant » (*ibid.*, p. 243).

[47] « Le lendemain soir au Havre, en attendant le paquebot, ils virent au bas d'un journal, un feuilleton intitulé : "De l'enseignement de la géologie" » (*ibid.*, p. 144).

[48] Cette attache fictionnelle forte n'a pas empêché certains critiques de proposer des identifications peu convaincantes (voir, par exemple, René Descharmes, *Autour de Bouvard et Pécuchet. Études documentaires et critiques*, Paris, Librairie de France, 1921, p. 101-102).

[49] Ms g225, volume 7, premier jet du fo 796v (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8339>).

[50] Ms g225, volume 6, fo 690v (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8127>). Voir aussi les fos 694v (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8135>) et 698, pour la première mention interlinéaire du manuel (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8142>).

[51] Ms g225, volume 8, fo 995 (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8736>).

[52] Ms g225, volume 6, bas du fo 698 (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8142>).

rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8142).

[53] Ms g225, volume 7, fo 796v corrigé (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8339>).

[54] Comme l'a déjà indiqué Claudine Gothot-Mersch (« Le mesmérisme dans *Bouvard et Pécuchet* », *Traces du mesmérisme dans les littératures européennes du XIXe siècle / Einflüsse des Mesmerismus auf die europäische Literatur des 19. Jahrhunderts*, Actes du colloque international organisé les 9 et 10 novembre 1999, sous la dir. d'E. Leonardy, M.-Fr. Renard, Chr. Drösch et St. Vanasten, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, coll. « Travaux et recherches », n° 45, 2001, p. 248), on lit sur le fo 7 de ce carnet : « *Montacaberre*, pharmacien, à Bazas, Gironde » (*Carnet de travail*, édition de P.-M. de Biasi, Paris, Balland, 1988, p. 800 ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10536994z/f21.item>). Cette indication voisine avec des feuillets concernant l'art des jardins et des relevés topographiques datant du voyage en Normandie de juin 1874. Mais « entre le fo 6v et le fo 7, dix-huit feuillets ont été découpés », ce qui laisse planer un grand mystère sur les raisons qui ont amené Flaubert à prendre note de cette adresse...

[55] L'existence d'un personnage nommé Mahurot dans la fiction (le futur gendre du comte de Faverges) a dû elle aussi jouer en défaveur de cette déclinaison du nom de Mallet (voir la note suivante).

[56] Alberto Cento avait déjà opéré ce rapprochement (*Commentaire de Bouvard et Pécuchet*, Naples, Liguori, 1973, p. 96-97), tout en notant les importantes différences structurelles existant entre le *Manuel de philosophie, à l'usage des élèves qui suivent les cours de l'Université*, publié par Mallet en 1835 (Paris, Maire Nyon), et l'ouvrage pris en note par Flaubert dans les dossiers documentaires (g226 (6) fos 64-64v). Or le rôle matriciel joué par Mallet ne doit pas être minoré pour cette raison. Au contraire, les notes de Flaubert pourraient en réalité être des « notes de notes », prises à la relecture du cours que le jeune écrivain avait suivi en classe de Philosophie au lycée Corneille de Rouen. C'est ce que peut laisser penser le dossier n° 136 de la vente Franklin-Grout (hôtel Drouot, novembre 1931) dont la localisation est aujourd'hui inconnue : « Cours de Philosophie, Mallet. Année 1839-1840, divisé en 62 leçons dont plusieurs portent en tête la signature
Gustave Flaubert » (http://flaubert.univ-rouen.fr/bibliographie/cat1931_drouot.pdf).

[57] Il s'agit du *Traité des facultés de l'âme, comprenant l'histoire des principales théories psychologiques* (voir la fiche de l'ouvrage : <http://www.dossiers-flaubert.fr/b-271-1>). L'homophonie partielle des patronymes « Garnier » et « Guesnier » est d'ailleurs loin d'évacuer complètement toute dimension biographique puisque l'un des condisciples de Flaubert au lycée Corneille en classe de Philosophie se nommait Guesnier (voir la lettre ouverte au proviseur, [entre le 11 et le 14 novembre 1939] ; Pléiade I, p. 56-57).

[58] Dans *Autour de Bouvard et Pécuchet*, René Descharmes avoue « n'avoir pu retrouver nulle part ce "feuilleton" auquel Flaubert fait allusion » (ouvr. cité, p. 198 ;

<https://archive.org/stream/autourdebouvarde00desc#page/198/mode/1up>).

Alberto Cento indique quant à lui que Flaubert, dans le résumé-sommaire (gg10 fo 64,

<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=6801>), « nous révèle le nom du géologue à qui revient la paternité, sinon de l'article lui-même, du moins des idées contenues dans l'article sur la géologie, lu au Havre par les bonshommes : c'est Sir Charles Lyell » (*Bouvard et Pécuchet, édition critique précédée des scénarios inédits*, ouvr. cité, p. XLVIII). Voir aussi Alberto Cento, *Commentaire de Bouvard et Pécuchet*, ouvr. cité, p. 56.

[59] Ms g225 (3) fo 389 (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7523>).

[60] Ms g225 (3) fo 405v (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=7556>).

[61] Dans le texte définitif, seuls les traits fondamentaux vont subsister : le titre réduit à l'essentiel et la qualité de normalien de l'auteur. Mais certaines caractéristiques seront réinjectées ailleurs, en raison du caractère reparaissant de l'ouvrage, ainsi du « sommaire de l'exégèse moderne, défendu par la police » (fos 1012v, 1047v et 1051v).

[62] Ms g225, volume 8, fo 998v (<http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=pecuchet&id=8743>).

[63] Comme le montrent les dossiers documentaires et les brouillons, une part importante des éléments retenus par Flaubert pour figurer dans l'ouvrage fictionnel d'Hervieu proviennent du livre de Patrice Larroque,

Examen critique des doctrines de la religion chrétienne (<http://www.dossiers-flaubert.fr/b-963-1>), amplement pris en notes par le romancier. Mais il adjoint à ces emprunts d'autres sources, comme le montre Taro Nakajima dans sa thèse de doctorat (*Les Figures religieuses dans l'œuvre de Gustave Flaubert*, Marne-La-Vallée, Université Paris-Est, 2009, t. 1, p. 127 et suivantes), ce qui rend excessive l'identification d'Hervieu avec Larroque qu'ont proposée certains critiques (voir Shelly Charles, « Pigault-Lebrun : tonner contre ! Les mauvaises lectures de Flaubert », *Littérature*, n° 131, 2003, p. 34 ;

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/litt_0047-4800_2003_num_131_3_1806). D'autant plus que Patrice Larroque n'était pas normalien... Sur le traitement inverse que reçoivent dans la fiction les ouvrages de Gaume et Hervieu, voir aussi Stéphanie Dord-Crouslé, « Flaubert libre lecteur. À propos de l'*Abrégé du catéchisme de persévérance* de l'abbé Gaume », *Flaubert*, n° 1, 2009 ; <http://flaubert.revues.org/521>).

[64] Quand Flaubert a repris la rédaction du chapitre des sciences, il a demandé à Georges Pouchet [?] de lui indiquer « un livre de médecine *pratique*, une sorte de clinique, par ordre des matières » ([mi-mars 1877] ; Pléiade V, p. 205).

[65] On trouvera l'analyse du contenu de cet ouvrage dans l'article déjà cité de Stéphanie Dord-Crouslé, « Saint-Simon, Bouvard et Pécuchet : représentation d'une idéologie » (en ligne sur HAL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00149844>).

[66] De ce point de vue, *Bouvard et Pécuchet* relève encore du régime pré-moderne de la littérature décrit par Nathalie Piégay-Gros : « D'un côté [...], un savoir qui se constitue en bibliothèque ; de l'autre un univers romanesque qui s'écrit à partir de textes. La relation au savoir est *réglée* [...] » (*L'Érudition imaginaire*, Genève, Droz, 2009, p. 120). Mais le roman posthume de Flaubert, comme *La Tentation de saint Antoine*, constitue bien sûr aussi le point de bascule vers les dérèglements qu'expérimenteront les héritiers de Flaubert (Queneau, Nabokov, Borges, Perec...).

[67] Lettre à Jules Duplan, 12 juin 1862 ; Pléiade III, p. 221.

[68] Fo 40v (éd. citée, p. 300 ; <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10536995d/f82.item>).

[Pour lire les fichiers PDF, téléchargez gratuitement Adobe Acrobat Reader]



Mentions légales